

disait de concevoir espérance. Sa vie, depuis son enfance, n'avait été qu'une lutte qui, de succès en succès, l'avait conduit au trône. Pourquoi la Fortune lui serait-elle contraire, au point élevé où il était parvenu ? pourquoi cesserait-elle d'être propice après avoir tant fait pour lui ?

Comme son père et plus encore, Ibrahim-Pacha était plein d'espérance, de confiance et d'ardeur. Si l'audacieux Miaulis avait triomphé des escadres du Sultan, oserait-il se mesurer avec les beaux navires si bien gréés, si bien commandés de la flotte égyptienne ? Des bricks de vingt canons, des goëlettes fragiles pourraient-ils tenir contre la puissante artillerie des Africains ? le carré des officiers témoignait de la même sécurité et sur toute la flotte ne régnait qu'une seule inquiétude, celle que l'ennemi ne parût pas.

Parmi les plus heureux de cette armée superbe était certainement Sève, Soliman-Bey, dont les souvenirs maritimes étaient ravivés par le spectacle enchanteur qu'il avait sous les yeux et dont l'audace expansive et bruyante semblait promettre les plus héroïques exploits. C'est à ce diapason élevé qu'étaient d'ailleurs montés tous les esprits. Les premières nouvelles qui arrivèrent de la flotte turque vinrent tempérer cette belliqueuse effervescence. Miaulis avait encore passé par là.

L'ennemi n'avait pas fui ; au contraire, il avait paru la torche à la main.

Le 15 août, en effet, pendant que les Egyptiens croisaient dans les eaux de Rhodes, Rhodes, *la rose* de l'archipel, qui porte une rose dans ses armoiries, Rhodes la mère heureuse de Naples et de Marseille, si gracieusement assise entre l'Europe et l'Asie, tenant à l'une par le climat comme à l'autre par ses souvenirs, pendant que les Africains donc attendaient avec impatience les Ottomans qui